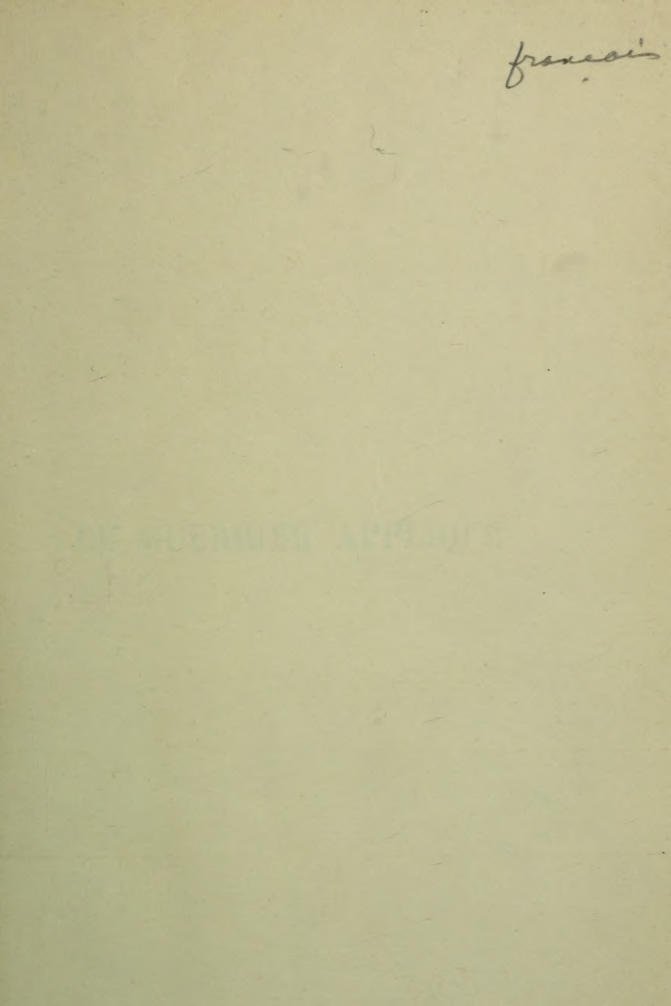
21-5-1963


français

LE GUERRIER APPLIQUÉ

Il a été tiré de cet ouvrage trente exemplaires sur vergé pur fil, numérotés de I à XXX, avec les ornements et culs-de-lampe, dessinés et coloriés sur chaque exemplaire par H. Albert Uriet ; couverture de Lola Prusak.

JEAN PAULHAN

Le Guerrier appliqué

NOUVELLE ÉDITION





PARIS
Edward SANSOT, Éditeur
7, Rue de l'Eperon, 7.

Je parais...

LE GUERRIER APPLIQUÉ

Je parais plus grand que mon âge — je m'appelle Jacques Maast, et j'ai dix-huit ans. Quand ç'a été la troisième semaine de guerre, tout le monde et les filles du village où je passe mes vacances d'étudiant, me demandent : « Tu ne t'en vas pas ? »

Ces paysans me connaissaient depuis mes grands-parents : ils avaient de moi une opinion ancienne, et que je respectais. Ensuite je les sentais supérieurs à moi par leurs habitudes et jusqu'à l'ordre de leurs

plaisanteries. La conviction que j'étais bien plus instruit restait ici pure et faible : elle ne me servait en rien, et c'est par ma bonne volonté que je continuais à mériter leur estime.

Donc ils sont surpris que je ne parte pas. A la vérité, je disais depuis deux ans que la guerre viendrait, je l'avais acceptée avec une joie patriotique : il me semblait suffisamment beau, pour l'instant, d'avoir eu cette perspicacité, et d'avoir cette énergie. Ils estimaient au contraire que ces qualités venaient d'une sorte de complicité à la guerre, qui me devait engager plus avant : il me le parut aussi, puisque je les voyais toujours associer les deux choses. Avec cet air un peu sauvage, je suis plus sensible que n'importe qui aux jugements des gens.

Le vieux Castagne disait : « J'irais bien, moi, quoique j'aie soixante-quinze ans. Je suis fort et courageux, je travaille tous les jours. » Et Caussèque en poussant sa voiture racontait le matin aux femmes des fenêtres : « Je dis que nous avons vingt-deux peuples avec nous. Les Chinois sont avec nous ; seulement ils se battent avec des bâtons, on ne peut pas les faire venir. Il y a aussi les Canadèques, mais les Canadèques mangent les hommes ».

Cela, que l'on trouvait ridicule, me touchait plus que toute autre chose, parce que j'y trouvais des sentiments nus, où le raisonnement ne mordait pas, et un goût d'aventure.

Richebois et Théaud avaient rejoint leur régiment. Sur cette route nous venions jouer, étant enfants, avec mon tricycle : ou plutôt je les faisais concourir, et donnais un prix au premier.

Quelle autorité j'avais alors sur eux, bien

que plus jeune. Mais aux dernières vacances, en femmes ils m'avaient dépassé. Quand les filles passaient là-devant avec leurs paniers ou conduisaient vers la foire leurs jeunes frères, ils les plaisantaient mieux que je ne savais faire ; toujours l'une d'elles se retournait ensuite pour les regarder avec un regard qui montre une reconnaissance légère.

J'étais embarrassé si l'on disait de moi : « Ça va faire le seul coq du village. »

Je me suis engagé la quatrième semaine, un peu par timidité, mais au fond par amour de la patrie. J'ai rejoint à Rosny un régiment de zouaves.

Mon voisin de chambre est Glintz. Il me fait connaître un soir, au café, son camarade Sièvre, et Blanchet, qui est engagé volontaire, comme moi — nous nous entendrons, d'ailleurs nous sommes pour partir ensemble.

Il a conduit aussi sa petite amie, sans doute blanchisseuse ; elle habite cette ville grise et désordonnée.

C'est alors que Glintz et Sièvre ont fait, devant elle et nous, serment de ne pas se quitter, et mourir même l'un pour l'autre. « Et si je suis blessé ou tué, tu écriras à la famille. — Ils seront fiers, on arrangera ça ». Glintz plaisante ainsi, à demi.

Leur aisance à parler de ces choses intérieures me déroutait un peu. Cependant je demandai que Blanchet fût admis avec moi au serment. Mais ils ne veulent pas nous prendre au sérieux : « Avant que tu sois au front, la guerre sera finie. »

Et je pensais : « Pourvu que j'aie le temps de me battre quelques jours ».

La peau de mouton

I

Nous faisons un renfort de cinquante hommes, qui s'en va de Rosny silencieusement. Il est bon matin, quelques gosses courent après nous.

Desplat-le-voiturier a planté un drapeau de deux sous dans le canon de son fusil. Blanchet marche à côté de moi ; une jeune femme, qui va tantôt derrière nous et tantôt nous dépasse, porte quelques moments le fusil de son soldat de mari.

De la longue route qui suit, je me rap-

pelle seulement l'arrivée dans cette ferme : la voiture, qui suivait, vide ici tout son bagage à terre, et tourne le dos. Nous découvrons les écuries et les granges. Quand je veux sortir, les marchandes de gâteaux et de vin se tiennent déjà près du portail, appuyant leurs paniers aux deux bornes.

J'ai causé avec l'une d'elles. Il se trouva que j'avais rencontré sa cousine, algérienne et juive aussi, qui vendait sur la Place du Gouvernement, selon les jours, des gâteaux de graisse jaune, des pots et des couverts d'argent : occasions de parler. Mais, lorsque je rentrai après une heure, son panier était vide, ou peu s'en faut, de pâtisseries. Elle m'offrit de venir dîner chez elle.

Je l'ai suivie assez longtemps dans les sentiers qu'elle prenait. Ou bien nous marchions sur les petites digues, qui séparent les champs marécageux. Sa maison

basse, et montée sur quatre pieds, semblait en carton et en sable : sur le plancher, des tapis usés se recouvraient l'un l'autre. De l'eau bouillait continuellement.

L'on me donna le thé et des choux aigres. L'un des fils se battait dans l'Est, un autre était infirmier. Vint une vieille femme, qui disparaissait parfois de la pièce : la marchande de gâteaux s'asseyait alors près de moi, et m'interrogeait. Ses deux filles noiraudes entrèrent, dont l'une se mit à lire et l'autre sortit presqu'aussitôt.

J'acceptais tout ceci d'une manière inattendue, et non pas avec le plaisir simple qu'il eût pu sembler. Je devinais, sans doute, le charme de son accueil ; mais il me demeurait, par un côté, étranger et comme ayant perdu contact avec quelques-unes des mille ventouses par quoi nous tenons aux choses.

Pour la part où je le connaissais tout de même — me disant : il serait doux de s'abandonner à cette maison et à cette tendresse — j'en éprouvais une sorte de remords par avance. Ainsi j'étais averti, à la fois, de ce nouvel état de mon esprit et du sentiment qui le menaçait ; j'étais fatigué, et désireux de soins ; mais j'étais, principalement, cette autre chose : j'avais besoin de fatigue et de manque de soins.

Revenant plus tard, dans la nuit, j'ai de la peine à trouver le chemin. La plus jeune des filles brunes, que je croise, me le montre de loin.

Mes souvenirs de cette soirée, si je les pressais, ne seraient peut-être pas très nets. Cependant ils sont pleins d'une abondance intérieure semblable à celle des monuments que l'on voit dans les rêves : l'on pense y trouver cent mille et cent mille détails nouveaux, et sans fin, à mesure que le regard s'enfonce en eux.

II

Nous allions à notre fantaisie, Blanchet et moi, parfois dépassant la troupe, et souvent courant pour la rattraper, ou prenant un raccourci de feuilles sèches.

La forêt, lorsque nous parvenions à un endroit d'où l'on avait vue, se montrait rouge, verte, violette et confuse en couleurs précieuses. Il descendait des parfums froids du haut des arbres.

Quand le détachement faisait halte, nous asseyant sur la mousse, nous mangions des sardines. Ce fut une fois près

d'un chalet frais, au bord d'un lac où était son canot. Un arbre mince, et de tronc blanc, ressemblait à une porte entr'ouverte.

Dans les moments même d'immobilité, nous ressentions la nécessité de notre marche et sa direction. Si fortement qu'il n'y avait pas à s'en préoccuper, et nous étions abandonnés, pour le reste, à de pareilles impressions frivoles.

Ce fut, après la forêt, une prairie où paissaient cinq vaches maigres, portant un triangle de bois au cou ; puis un village à demi habité : une vieille écartait bien ici son rideau, et du salon, assise sur un grand fauteuil à housse blanche, elle nous regardait soigneusement passer. Mais la maison voisine avait le pignon ébréché, et deux volets pendaient, ne tenant plus que par un bras.

Plus que tout le reste, une cave, éventrée avec son trottoir, me troubla. L'on voyait dans la crevasse un lit, un buffet ciré, sous un hachis d'étoffe, de terre et de bois, et cette sécurité trompée.

Les premières heures de marche nous avaient surpris et fatigués, les suivantes eurent un effet moins simple : dans le même temps que la fatigue, il semblait que se développaient en nous toutes les forces qui s'opposent à la fatigue. La chose fut surtout sensible pendant la traversée de la forêt.

La guerre se marquait encore aux routes défoncées ; un bicycliste essuyait sa machine, et un cavalier tournait en rond devant la porte d'un château.

Nous avons traversé des champs déserts, et suivi ce fossé boueux. La halte se fait dans une carrière. Ces trous à droite et

à gauche, dit-on, ce sont les premières tranchées.

Nous nous abritons de la pluie, à quatre, sous des plaques de tôle. « Est-ce que vous pensez qu'on est à la guerre ? — Si l'on en sort, dit le sergent. »

Gallas ne peut pas manger, par émotion : l'on apporte et couche au fond d'un trou un zouave qui vient d'être tué. Il tremble quand la terre tombe sur lui.

Nous attendons, la pluie tinte sur la tôle. Alors un homme vif et trapu sort à reculons de la grotte. Il agite sa canne, nous montre la route : prendre le fossé de droite, rien de plus. Si ; il nous rappelle : « Et baissez-vous, les enfants. »

Nous nous engageons dans le boyau. De loin en loin, un homme s'efface pour nous laisser aller. « Arrêtez-vous ». J'ai gardé Blanchet près de moi. Nous sommes déjà l'armée qui se bat en première ligne ; le soir vient : devant et derrière nous, et

plus haute, la terre intérieure et humide. Les Allemands sont par-delà ce parapet et ce champ ; nous ne les voyons pas, ni eux nous.

La pluie froide n'arrêtait pas. Je prenais souvent Blanchet sur mes genoux ; nous nous serrions l'un contre l'autre, tâchant de réunir nos deux capuchons. Ensuite l'un de nous creusait un abri, à la pioche : la terre grasse et molle se détachait parfois et entraînait la terre supérieure. Le trou était à peine assez grand pour y placer une Sainte Vierge quand l'ordre fut donné de ne plus travailler. Ailleurs les abris s'étaient éboulés.

Donc il fallait rester à la pluie, avec le glacement intérieur qui retient de bouger. Je ne sais pourquoi cet ordre me donna une joie, nette et dure comme un coup

— puis ce sentiment, d'abord incertain, qui commença de monter en moi et n'était ni satisfaction, ni inquiétude, rien d'autre qu'un essai d'enthousiasme.

Il grandit, par la suite de cette nuit, et m'envahit tout entier.

III

Un tirailleur arabe passait, il portait entre ses bras une gamelle de braise rouge, et se plaignait pour qu'on lui fît place. Un zouave à la poitrine couverte d'une cuirasse d'acier vint ensuite où j'étais ; il escalada difficilement le parapet, allant en reconnaissance. Quelques balles soupiraient ou sifflaient autour de nous. Il me semblait accueillir toutes ces terres, tous ces temps, tous ces hommes. J'éprouvais au dedans

mon assurance et mon équilibre, comme si un jeune arbre venait de pousser en moi.

Or, cette conspiration des forces de mon corps et de mon esprit me touchait dans le même moment, par une ressemblance aux choses du dehors, et à l'effort, que j'imaginais, de ces soldats réunis. Sans que rien encore m'eût été présenté de la guerre, je la ressentais en moi et la trouvais naturelle.

Le jour se leva; par les créneaux, l'on voyait difficilement quelques coins de terre boueuse, où traînaient des fils de fer. Je fis la connaissance de Ferrer et du caporal Caronis, qui étaient à côté de moi. Le fourrier Jules-Charles me demanda plus tard de travailler avec lui, j'acceptai.

Je n'eus pas à m'en plaindre. Le soir même — nous étions revenus aux grands abris de seconde ligne — il garda pour moi une peau de mouton, sur un ballot de chandails et de vêtements chauds,

qu'envoyaient les Dames de France. Elle avait voyagé avec un pot de confiture mal bouché, et gardait à la hauteur du cœur une large tache rose.

Quand je me réveillai, une neige légère montait et descendait devant la porte. Quel réveil lent et trouble. J'étais encore mal dégagé de tous les rêves : ce marchand hargneux — que venait-il faire là ? — et cette douleur au genou (il me faudra donc aller à la visite). La crainte surtout que l'on me conduise à l'endroit sombre et éclatant d'où viennent ces obus et cette fusillade.

La lâcheté de ces rêves me laissait le sentiment d'une déchéance. Mais avant même de me redresser, j'en cherchais à tâtons la cause, et comme l'ayant déjà devinée. Elle n'était pas dans ces jambes repliées et raides, ni dans ma tête froide ;

mais cette poitrine trop chaude, et douillette sous la peau de mouton.

Aussitôt me revenait avec force le souvenir du même malaise une première fois éprouvé. Certes, je venais de rêver, tout à l'heure, à la marchande de gâteaux : ne m'a-t-elle pas offert une tasse de thé bouillant et de découdre pour moi la fourrure de son manteau d'hiver.

Je ne pense pas que la bonté de cette algérienne ait eu tort, non plus que la tiédeur de la peau de mouton. Seulement j'avais trop regardé l'une et l'autre comme des faveurs (elle est la seule du ballot, me faisait bien remarquer Jules-Charles). Le soin où j'étais de les prendre pour telles, et m'en réjouir seul, tant il allait à l'inverse d'une application plus constante, aura fait du tort à — je ne puis dire autre chose — la conscience guerrière qui se forme, évidemment, en moi.

La nuit extraordinaire.

I

Dans le jour, quelque fumée défendue volait au-dessus des guitounes. Un bruit de bûcherons, l'on se disait : « C'est une nouvelle maison que tu fais ? — Et alors ! » Maisons de branches et de feuilles. Blanchet ne donnait pas à la nôtre un gros travail, mais des choses plus ingénieuses qu'utiles : chiffons pour arrêter la pluie, gui (qui porte bonheur), et une barrière en fils de fer que l'on emploie, pour le mal qu'il a eu à l'apporter (elle retiendra les branches minces). Les zouaves montent des rondins, sur leur épaule ;

ils glissent et se retiennent d'une main aux poteaux des huttes.

Une toile de tente est tendue à la porte des guitounes ; assis ou couché, l'on y mange, ou rêve sur un coude, ou graisse un fusil éparpillé. Vers le soir, la brume descendait joindre notre fumée, et les huttes pleines d'une lumière sans éclat. Journaux lus à haute voix, étincelles des brasiers, visites que se font les voisins courbés.

Parfois j'avais à dégringoler brusquement la pente : Jules-Charles m'appelait, pour surveiller en bas la distribution des boules de pain. Ou j'allais, avec Blanchet, fagoter sous bois et nous allumions les feux qui réchauffaient, à leur arrivée, la soupe et les porteurs de soupe. La compagnie doit rester cinq jours en troisième ligne, sur ce coteau.

Je regardais volontiers les arbres, l'eau noire ou gelée des flaques, le ciel qui me

paraissait plus grand que partout ailleurs, les hommes arabes qui tressaient silencieusement des claies de branchages, et enroulaient le fil de fer barbelé aux chevaux de frise.

Toutes ces choses, et les herbes ou les baies qui me revenaient de souvenirs d'enfant, n'étaient pourtant pas nouvelles pour moi : mais la façon dont je les considérais leur donnait un charme qu'elles n'avaient point encore eu. Cette nature, sur quoi régnaient péniblement les paysans, m'avait laissé l'idée d'une vieille servante, dont il faut suivre les habitudes compliquées, et volontiers malveillante. Au lieu que par l'égalité envers elle où la guerre m'obligeait, j'obtenais aujourd'hui sa confiance : ainsi, descendant au rang d'un homme que l'on a commandé, l'on est surpris de le trouver riche de pensées et de sentiments.

La dignité des animaux me frappait.

Des corbeaux volaient avec cérémonie au-dessus de notre bois, ou bien s'abattaient dans les sentiers. Ils n'étaient ni familiers ni farouches, simplement ils ne nous fréquentaient pas. Quand je m'approchais d'eux, ils s'envolaient après quelques instants, sans hâte et ne marquant pas que j'en étais la cause.

(Parfois un obus arrive en sifflant, et plonge dans une mare, sans éclater. Ou bien, partant en l'air avec un fort bruit, il retombe en pièces sur les feuilles. Un jour, j'ai vu se piquer une balle dans le tronc d'un pin.)

Justement j'avais eu longtemps pour désir de quitter la société — je veux dire les gens civilisés, le monde — et aller vivre dans les champs. Ce rêve était commun à beaucoup de jeunes gens (qui espéraient trouver une plus grande liberté, et

leur épanouissement dans une vie naturelle, en même temps qu'ils échapperaient à l'hostilité des citadins). Or, il venait pour moi de se réaliser, mais de manière exactement contraire à celle que j'attendais, et parce que nous étions, dans cette nature, sous le coup d'une hostilité bien plus dangereuse que celle précédemment redoutée. Je sentais donc mes opinicns un peu moquées.

Mais je les refaisais à partir de ma découverte. La raison de mon indifférence devait être dans l'existence paisible promise à mes sentiments et à moi-même ; j'éprouve en effet la première fois, par ce péril, la plénitude et l'assurance de ma vie.

Quant à l'hostilité du monde, il semble que le sens exact de mon reproche ait été celui-ci : à savoir qu'elle n'était pas assez puissante pour m'obliger à vivre sous sa

menace. Je me trouvais avoir seulement profité de sa faiblesse pour me plaindre d'elle.

Pour la liberté qui me devait être donnée, dans ma première idée, par la vie à la campagne, elle me vint de la contrainte qui pesait sur moi ; elle était dans les moments où j'échappais à cette contrainte ; la terre immense, qui nous entourait, participait alors de ma vie intérieure. J'en imaginais toutes les grandeurs, et les différences : prés, forêts, terres utiles, comme j'aurais pu faire mes divers sentiments et avec la même aisance.

La sympathie pour la guerre où j'étais d'abord parvenu d'un coup, et pour ainsi dire obscurément, se nuançait ainsi, et trouvait à se justifier ; en ceci que la netteté absolue des événements extérieurs, de ces événements extérieurs : la balle ou

l'obus, empêchant toute confusion (celle, par exemple, qui fait tenir notre humeur au soleil ou à la pluie) il *suffisait* de n'être pas préoccupé, un instant, de tels événements pour éprouver, allant plus loin dans l'autre sens, un sentiment profond et souple de notre âme.

Voici cependant où les deux se mélangèrent, et ce qui rendit extraordinaire l'une de nos nuits.

II

« C'est ce qu'ils appellent la poupée, explique Sièvre. Ça vient dans l'air en se balançant à droite, à gauche. C'est lent, et tu as le temps de filocher, mais où elle tombe, il y a bien dix mètres de tranchée qui sautent. »

Il a quitté ce soir pour nous sa compagnie, qui cantonne dans le ravin.

« Dire que tout ça se passe au vingtième siècle, gémit Gallas, de la porte.

— Seulement, ajoute Sièvre, ce qui me dégoûte, voilà : on se bat pour les capitalistes, ils devraient être au premier rang ; ils sont embusqués.

— J'ai un de mes amis, commence Jules-Charles, qui a hérité de plusieurs millions... »

Il parle peu, mais place, dans ce qu'il dit, de quoi se faire valoir.

Glintz l'indolent s'allonge derrière Blanchet : il est loin du feu, mais le plus à son aise de nous tous. Je lui coupe une tranche de confiture.

« Tu laisses ton couteau sur la paille, on peut se blesser, dit Blanchet.

— Ça sera une blessure de guerre.

— Vivement qu'on ait une balle dans le bras, et une jolie poule pour nous soigner, dit Glintz ». Blanchet sourit. Mais Sièvre commence une autre histoire :

« Il y a un Allemand qui est sorti de sa tranchée, hier ; il s'est avancé vers nous sans fusil, sans rien qu'une canne... »

Quand il est neuf heures, Glintz et Sièvre allument une lanterne sous leur capuchon,

et sortent. Pour se diriger, ils lancent un bras en avant, s'accrochent et se passent du premier arbre au second.

Blanchet et moi restons immobiles pendant que Jules-Charles se lave — ou choisissant un chandail parmi ceux des Dames de France, il les essaie l'un après l'autre.

Le feu qui brûle encore fait la hutte plus étroite. Blanchet se lève; et, prenant garde que ses mouvements s'accordent à ceux de Jules-Charles, il réunit en tas les boules de charbon rouge, pour qu'elles associent leur chaleur.

Puis de se rouler dans la couverture, et dormir durement — ne rêvant pas, même pourvus de méfiance contre les rêves, et gardant du soir au matin, les bras allongés contre le corps, une même attitude; notre tête est encapuchonnée, lourde, précieuse. Nos pieds aux souliers délacés sont légers et nous paraissent nus.

« Trop étroit, le chandail, dit soudain Jules-Charles. Je respire en soufflant ». Il veut se lever, et agite ses jambes.

Mais ce qui nous a réveillés, c'est une volée brusque de balles qui sifflent, tacataquent, butent dans les pierres, claquent les arbres. Puis, tant elles sont nombreuses, semblent réunies et immobiles, comme une troupe de cigales ronflant sur nos toits.

« Debout, les sacs prêts ! » dit quelqu'un qui va lourdement dehors, de hutte en hutte.

Je me suis levé dans un instant, serrant les lacets de mes souliers et m'approchant de la porte. Je tremble, je n'ai pourtant aucun sentiment qui ressemble à la peur. Mais tout s'est calmé aussi vite. Les cent vingt seuls éclatent et grincent sur les nuages. Quelques branches cassées tombent lentement, et froissent les branches inférieures.

Revient la nuit habituelle. « Je crois que je me suis piqué, dit Blanchet. Tu as laissé ton couteau sur la paille, je t'avais assez dit de faire attention. »

Puis : « C'est une araignée, non. La rosse, je l'ai vue dans la journée. — Les araignées, des fois, il y a pas plus méchant, lui dit-on. »

Nous dormons là-dessus. J'ai bien vu cette araignée au ventre doré, qui ressemblait à une guêpe. Mais Blanchet se réveille plus tard et demande : « L'homme qu'on avait blessé, comment va-t-il ? — C'est toi qui étais blessé, répond Jules-Charles ». Cela nous semble alors tout simple.

Je me lève tard. Voici Blanchet qui rentre, sorti sans que j'y aie pris garde. « C'est une balle que j'ai reçue. Je montre mon bras au sergent. Il me dit : mais votre manche doit être trouée. Oui. Elle a traversé, il faut la chercher dans la

paille. Quand même j'étais bien sûr que c'était ton couteau. Je t'ai eu une dent, toute la nuit.

— C'est Casamata qui en avait reçu une comme ça, dit Jules-Charles. Elle lui vient à côté de l'œil et s'arrête, à moitié entrée. Il se retourne d'abord, et dit à Ferrer : toi, fous-moi la paix (il croyait une boulette de pain). Puis il la tire avec ses doigts. »

Les balles venaient du combat de Tracy-le-Val. Les Allemands, qui avaient pris le village, ont dû l'abandonner ensuite.

Entre ce fusil couché,
ce talus blanc...

I

Entre ce fusil couché, ce talus blanc, ce clair de lune, j'ai pris la garde jusqu'à trois heures du matin. Puis je suis venu dormir, où étaient les niches maladroites du premier jour, dans cet abri, étayé de madriers. Nous l'avions commencé, la huitième compagnie l'a terminé hier.

Des racines pendent de la voûte. Nous sommes courbés; je sens d'abord peser sur moi le fusil, le ceinturon, la bretelle

de cuir, raides et gênés comme était l'ancienne chair.

Ce n'est pas le bruit du canon ou du fusil qui nous éveille, mais plutôt un sac qui tombe, ou bien un homme qui se lève et défait notre tas; et les durs bavardages du matin :

« Bons à rien, les tirailleurs. Celui que j'ai vu hier, il avait la dysenterie, restait couché dans le fond, dans l'eau. A bien dû claquer depuis.

— Veux-tu faire ça? on leur dit. — Ma capitaine, moi fatigué — Veux-tu... — Ma capitaine... — Peng! un coup de gourdin.

..... — Un quart de jus, un quart de jus.....»

Nos paroles se réveillent avant nous, qui devons porter ces vêtements humides et ces cuirs.

« ... Alors, Virgile et moi, nous nous disons : il y a resté quelques blessés bo-

ches dans le bois ; on va aller. Mais à peine qu'on a avancé un peu, des marmites et des marmites...

— Pour ça t'avais tort. C'est pas quand ils sont là, qu'ils ne peuvent plus résister. Mais à l'assaut, quand tu leur fiches la fourchette en plein dans le ventre, ha ! »

Je soulève la toile : la tranchée surprend alors par sa petitesse : elle est un fossé de taille humaine, cependant l'on ne voit au-dessus d'elle que le ciel.

Un obus éclate plus haut ; grêle rapide sur les branches. Par le créneau je distingue un peu de champ, un mort gelé et pris au sol comme une feuille à la glace d'une mare. Le caporal Thielment tiraille. (Sur quoi ? Je pense que pour se faire la main il lâche d'abord ses balles sur des arbres ou des cadavres). Une ceinture rouge à son cou, et bleue à la taille, il porte sous la veste ouverte, en plus de son chandail,

un gilet pâle de tirailleur, qui dépasse. Et, bien qu'il semble épais et insensible, il tressaille dès qu'il a tiré.

Les feuilles d'un arbre deviennent blondes ; le soleil doit se lever quelque part.

Decoq, qui passe et se traîne de côté, gémit : « S'il ne vaudrait pas mieux une bonne balle, une fois pour toutes ». Il a l'expression un peu égarée, et comme cette nudité de la tête : « Ça a des douleurs, dit Thielment, de quoi hurler. Ça veut rester pourtant, c'est courageux. »

Ainsi, et même d'un homme contre soi, je reconnais une cruauté partout présente.

De corvée de jus, nous arrivons trop tôt à la cuisine. On attendra ; je m'assieds sur un sac de riz, le caporal et Gallas vont faire un tour dans le village. Le café chauffe

sur un feu éclatant : nous tendons les mains et nous appuyons du dos.

Il y a des morceaux de viande verte posés sur la table, et des quarts vides, par troupeaux de cinq. Un mur usé, qui porte quelques plantes et des fleurs de giroflées, nous sépare de l'église. Cessac, qui sort à quatre pattes de la caisse où il dort, s'étonne de nous voir déjà.

Nous furetons et trouvons du chocolat. Cessac offre une goutte de rhum. (L'ancien cuisinier, dit-il, a été renvoyé dans la compagnie parce qu'il avait une femme, au village). Une douceur nous vient, pour le soin que nous prenons d'elles, aujourd'hui, des choses matérielles. Quand nous serions prêts à partir, une marmite siffle et vient éclater, pas trop loin, avec le bruit d'une porte gigantesque que l'on fermerait brusquement.

Je sors, et ne vois que cette grande branche qui s'incline et tombe silencieuse-

ment. Mais le caporal Caronis me pousse et se jette dans la cuisine : il a les deux manches couvertes d'une terre qu'il n'essuie pas. « A six pas de moi. Je me suis regardé, si rien ne me manquait.

— Ils en font des colères, dit Normand ». Et ce temps qui dure.

Gallas le petit vieux revient au trot. Il porte au cou la serviette avec « Bains », qui lui sert aussi de fourrure.

Nouveau sifflement plus fort, plus vers nous, effroyable. Nous nous jetons à plat ventre, et demeurons tout cet instant immobiles, fermés d'esprit et de corps.

Quand elle a éclaté : « Restez couchés, crie Caronis, les éclats volent ». Je vois ou j'imagine voir un éclat sombre voler lourdement.

C'est fini. Cessac sort, de nouveau, de sa caisse. Gallas se coupe un morceau du fromage qu'il était allé acheter ; nous partons d'un éclat de rire parce que Blanchet

dit : « S'ils avaient mis leur batterie à cinq mètres en avant, l'on y passait ». (Il aurait dû dire : à cinq mètres en arrière.)

Nous avons encore la peur ou du moins le sentiment de l'obus. Et cette indifférence à rien d'autre.

« Si j'en reviens jamais, dit Cessac, le plus calme à cause de la caisse, j'en aurai des choses à raconter. Je mettrai tous les gosses autour, et puis allez-y. S'il y en a un qui vient : c'est pas vrai, bang ! cette mornifle. »

La marmite en éclatant devant la cuisine n'a blessé personne : même pas la dinde, qui glousse et tire sur la ficelle. Mais l'autre avait brisé la jambe d'un dragon, et atteint deux chevaux : l'un mort, le second déchiré au poitrail et à l'épaule gauche demeurait debout et, se tournant, ne voulait nous présenter que son côté intact.

II

Il est difficile de faire comprendre la nature des sentiments que j'avais éprouvés à ces deux occasions, et quelle étrange ressemblance ils prirent pour moi : elle ne tenait pas aux événements eux-mêmes, mais à une qualité particulière qui leur était, si l'on veut, ce que peut être à l'eau d'un lac son niveau.

Cette qualité se révéla d'abord à moi de façon décevante, en ceci qu'*elle n'était pas le plan extraordinaire* où il semblait

que les choses de la guerre dussent m'élever.

Tel récit cruel, dans la mesure où je l'écoutais, et donc y prenant part plus ou moins, ne me conduisait pas à sa hauteur — par ce qui me paraissait être d'ailleurs une injustice : voici, me disais-je, tout un ordre de joies singulièrement vives, comme de plonger sa baïonnette dans un ventre d'ennemi, joies fondées et raisonnables, dont je me sens exclu — mais il m'inspirait, *à un étage juste inférieur*, de l'aplomb et une sorte d'assurance où j'avais éprouvé l'existence de la cruauté ; de même, en place de peur, un regret assez tendre de la vie.

De tels sentiments, je sais bien que les gens passent pour les connaître fréquemment, mais ils semblaient ici nouveaux et s'approchaient de moi comme fait une lumière que l'on apporte.

Je m'étais souvent étonné de mon indifférence ; je n'ai éprouvé, en vous quittant même, aucune autre tristesse que celle à quoi m'obligeait la vôtre, non plus d'ailleurs qu'un grand et tenace désir d'aventures.

De là venait aussi que je ne possédais guère, dans l'intervalle de mes idées ou de mes soucis, cette manière de sentiment et d'intérêt continu que l'on porte aux choses (d'où vient, entr'autres, la dignité). Un inconnu, s'il était venu me jeter un ordre à l'improviste, je crois que j'eusse obéi, par négligence, avant de songer à en demander la raison.

Je supposais, à vrai dire, que le défaut est commun. Et les émotions les plus usitées me paraissaient facilement, chez les autres, voulues et de caractère artificiel — ainsi qu'elles étaient pour moi lorsque je m'appliquais à les montrer.

En sorte que m'étant jusque-là trouvé,

en toutes circonstances, légèrement inférieur à ce que ces circonstances réclamaient de moi, je me voyais par la guerre porté au niveau, non pas de cette guerre, mais de l'antérieure paix.

Il vint alors un temps où j'éprouvais des sentiments d'une fraîcheur exceptionnelle et cependant assurés et mûrs. Ils apparaissaient à l'occasion de faits insignifiants, et par là me frappaient bien davantage.

Gaudinot le cycliste devait me rapporter de Compiègne (il allait faire les achats de la compagnie) du papier, un porte-plume et un encrier pliant. Je les pensais et les retournais en imagination de toutes les manières ; et me charmai de leur attente pendant un jour.

Et vous, serai-je encore près de vous, dans une pièce tiède et meublée. Cette

pensée m'ouvre, me déchire brusquement avant que j'aie eu le temps de réfléchir — à peine est-elle idée.

Mais, par-dessus les autres, c'était le sentiment continu et simple de mon existence et de sa gravité : il faisait que mes moindres pensées prenaient figure de croyance.

La trace de la première peur ou cruauté, je la retrouvais, par une sorte de transmutation, en tout ceci — et jusque dans la joie que me donnent aujourd'hui l'air plus tiède, le brouillard rose et blanc, et ces pigeons s'envolant avec le bruit d'un tapis de velours.

Comment est mort Glintz.

I

Une nouvelle croix de bois dans la carrière : « Glintz, tué le 25 novembre », est à côté de celle de Clech, que l'on enterra le jour de mon arrivée.

Nous revenons de la corvée de soupe ; la veille au soir j'avais encore regardé Glintz écrire, courbé dans son trou, sur une carte violette.

Après la carrière, il fallait marcher lentement, ou bien les deux murs du boyau se renvoyaient l'un à l'autre nos marmites pleines et notre fusil. Les hommes en nous voyant passer, décrochaient leur gamelle et commençaient de l'essuyer avec du pain.

Mais je pose la soupe sur une banquette et je cherche Blanchet. Voici, dans ce groupe en long entre deux créneaux, Jules-Charles qui coud un paquet. « Vous êtes tous témoins, il y avait cent dix francs dans le porte-monnaie. Je ne veux pas que l'on vienne ensuite me chercher des histoires ».

Blanchet tient le fil, l'aiguille et le carton pour l'adresse. Tous ainsi sont occupés de Glintz. « C'était mon camarade de combat, dit Gallas, ordinairement courbé et aujourd'hui davantage. Nous avons fait la bombe ensemble, il n'était pas fier.

— Je sais ce qui est arrivé, me dit Blanchet : ils posaient à trois des fils de fer, avec le caporal Delieu et Tolleron. On a pu le rapporter ici, il avait reçu une balle dans le cœur. Il a dit seulement : « C'est mort au champ d'honneur quand même ».

— Pourquoi quand même ?

— C'est comme ça ; ils étaient juste à moitié chemin entre les Allemands et nous. Ils rampaient, on ne devait guère les voir : quand même, il faut qu'ils aient de bons tireurs. Il n'y a eu qu'une balle, c'est Glintz qui l'a reçue. »

Blanchet me parle doucement, sans montrer trop de tristesse ; je comptais apprendre autre chose dans l'escouade, mais je tombai sur un grand moment dans la vie du caporal Caronis : il devait passer toute l'après-midi au village, à préparer la distribution des cartouches. Et Delieu lui donnait une adresse, quelques conseils :

« Il n'y a qu'elle dans le patelin, qui en vaille la peine. Tu entres, tu lui demandes un verre, tu peux lui proposer ça tout de suite.

— Elle saisira? » Caronis se peigne la moustache et tire du sac une chéchia neuve.

« Elle a l'habitude. Ah, nature, tu lui offres aussi quelque chose. »

Ensuite Delieu ne voulait guère me parler. Oui, Glintz avait été tué, voilà tout. Ça faisait un soldat de moins, et un bon soldat, il tenait à le dire.

Ces courses à la cuisine donnaient pourtant du plaisir. Aussitôt sortis du boyau, nous allions sur de larges plateaux, d'où l'on voyait naturellement le ciel. Les matins d'avant l'aurore étaient pleins d'un air gris et froid, et moins froid que haineux : il s'élevait ensuite une boule de

nuage pelucheux et rose. Tantôt la journée devenait joyeuse, et les champs verts sous la ronde des poteaux ; ou bien chaque arbre se mélangeait de brouillard, et le soleil éclatait inutilement dans un ciel sans lumière.

Les porteurs de soupe, chacun tirait de son côté au retour : « Je sais le meilleur chemin ». Mais l'on se retrouvait devant le trou d'obus où demeurait un cadavre de cheval : sa peau tendue était devenue fine, grise et plus transparente qu'une toile d'araignée ; ensuite, au milieu de la carrière, et nous regardions les croix pour savoir « s'il n'y avait pas de nouvelles ». C'est là que j'avais appris la mort de Glintz, avec surprise, et, je me le reprochai ensuite, la sorte de satisfaction que donne l'annonce d'un événement grave.

Je remarquai plus tard la qualité de la perte que nous avions faite, en voyant

comme Glintz nous manqua. Il ne m'arriva pas de penser : si Glintz était là, je lui dirais... ; mais souvent nos yeux malgré nous le cherchaient.

Je garde surtout de lui cette image : ses cheveux luisants et bouclés, son menton au dessin net, ses dents et cet aspect vaguement bohémien. Bellâtre sans doute, mais laissé de côté le sens malveillant dont ici l'on n'avait que faire, il était pour nous une grâce, des goûts et un passage de femme dans la tranchée.

Sièvre avait appris la nouvelle dans la journée ; il parvint le soir à nous rejoindre. Il était emporté, et voyait surtout dans cette mort une menace pour lui-même. « Qu'on tâche un peu de m'envoyer poser des fils de fer à trente mètres de la tranchée. Ah, les chefs sont bien tous les mêmes : faire des tours de force avec la peau de leurs poilus.

— Glintz était volontaire pour y aller, lui disait Blanchet. »

Le chagrin simple et sans retour que nous eût donné, dans la paix, la mort d'un ami, il est sûr qu'aucun de nous ne l'éprouva. Peut-être avions-nous ici l'impression d'entrer enfin dans la vraie guerre dangereuse, et contre nous-mêmes le plaisir d'une attente satisfaite. Ou bien, par une réflexion plus personnelle, nous éprouvions vaguement qu'il y avait eu une chance de mort sortie, tirée, et qui n'avait pas été la nôtre.

Mais bien plus assurément je ressentais ceci : une irritation et une rancune contre les anciens sentiments de respect, d'affection pour la vie, ces sentiments qui nous avaient trompés puisqu'*ils n'avaient pas suffi*, et qu'il avait fallu que la guerre vînt. Par la légèreté qui en résultait à l'égard de liens consacrés, la guerre était pour nous pareille à une enfance.

II

Nous avions résolu de venger Glintz. Quelle application je donnais à mes gardes : en commençant, je ne voyais rien que le coin de boue, de fil de fer et de betteraves qui était la part de mon créneau. Je cherchais alors autour d'un arbuste, ou d'une pierre qui attirait l'œil.

Voici qu'un peu de terre quelque part volait en l'air. Aussitôt je fixais là-dessus mes yeux, lui soumettant tout le reste ; et j'ajustais longuement. Une chose se montrait encore, pelle, boue que l'on jette ou tête d'homme : je tirais, et ne savais plus rien.

Dans un endroit où la tranchée allemande était voisine de la nôtre je distinguai un jour une ouverture, par où il semblait que l'on vît de la terre plus claire. Quand elle devint sombre et se boucha, je compris qu'un soldat regardait. Je tirai : un bras se leva au-dessus du sol et s'agita de droite à gauche, à trois reprises.

Mais ce jour-là chez nous furent tués deux hommes.

Bérard y passa le premier ; ce fut de sa faute : il avait sauté de la tranchée, en plein jour, pour aller fouiller dans le sac d'un mort.

Quant à Lehmann, ce fut au coude du boyau, où le fossé était moins profond. Nous finissions la relève, sa tête dut quelques secondes dépasser le parapet. Il reçut la balle dans la tempe, tomba ; presqu'aussitôt sa figure devint jaune.

Ce Lehmann nous avait rejoints d'une façon étrange. Il était à Rosny soldat auxiliaire, souffrait d'une hernie et passait en prison six jours sur sept : encore s'évadait-il le septième, mais il revenait avant d'avoir été porté déserteur.

Il décida sans doute de partir au front ; c'eût été comme volontaire, il regagnait du coup l'estime de tout le monde. Mais soit timidité, soit qu'il ne voulût pas profiter des sentiments honnêtes où il s'entendait avec eux, il s'échappe de prison, vole un fusil, même une marmite d'escouade, et rattrape au Bourget un détachement. Une fois à la compagnie il y reste, et ni plus courageux, ni moins qu'un autre.

On l'a couché sur le talus d'arrière, dans sa pèlerine de toile cirée qui le fait ressembler à un marin. Il est gris et sans expression, bouffi déjà comme si tout son

corps refluait à sa figure. Il nous surprend, à le voir ainsi fait de chair épaisse et maladroite : auparavant, j'imaginais surtout son âme, pour l'inquiétude que je sentais en lui.

Ils ne mouraient pas brusquement pour tous. Quelques semaines encore, Jules-Charles recevait des lettres à leur nom — et surtout pour Glintz, sur des papiers fins, qui devaient tenir déjà des regrets et des soucis : sa mort avait été la première, elle nous paraissait commander les suivantes et les représenter ; leur certitude à toutes, au contraire des coups que nous portions à l'ennemi, nous donnait une gêne et moins un sentiment qu'une idée de découragement : il semble que nous sommes d'abord obligés à ne connaître de la guerre que son aspect défavorable.

Delieu commençait à dire qu' « après tout Glintz avait été peut-être atteint par une balle perdue. Sans quoi les Allemands auraient tiré de nouveau sur Tolleron et sur lui-même ».

Cinq jours après Lehmann, un autre homme de la section que je ne connaissais pas, Lesage, reçut une balle dans l'épaule et fut évacué. Nous avons dû peut-être à cela de connaître la véritable histoire de Glintz.

Caronis est resté toute une semaine à Tracy-le-Mont ; il ne rentre que ce soir, mais il porte un lapin. Delieu va chercher aussitôt une casserole, et de la graisse.

« Je l'ai poursuivi dans les champs, je l'ai abattu d'un coup de bâton... »

Delieu est à genoux devant le feu, il ne répond pas. Caronis n'attend plus de compliments et cesse de mentir.

« Je l'ai acheté à la ferme en bas du plateau. Je serais venu avant-hier, j'avais zobbie.

— Pourquoi est-ce que tu ne l'aurais pas eu ?

— Elle me le compte deux francs, ce n'est pas cher. Quand je suis pour partir, la petite gardienne me dit : « C'est pour son mari qu'elle conservait le lapin ». N'est-ce pas, on engraisse un lapin, on songe quand il reviendra. Mais hier, elle apprend que son mari a été tué. Où ? J'ai oublié le nom, mais je me rappellerais si tu le disais. Une petite jeune femme de vingt-deux ans, qui a des gosses, c'est dur. Enfin, elle ne voulait plus du lapin.

— A la compagnie, nous avons eu trois hommes de démolis, encore un tout-à-l'heure, dit Delieu.

— Et chez eux, on ne sait pas. Quand j'ai vu Glintz tué si proprement, j'ai pensé : il y a du mauvais dans l'air.

— Pour Glintz, répond gravement Delieu,

il ne faut pas dire. C'est nous qui l'avons tué ; c'est Pourril, de la troisième section. Il n'avait pas été prévenu que la patrouille sortait, il a d'abord cru des Allemands.

— Ha, dit Caronis, c'est mort à l'ennemi, quand même. »

(Ç'avait été le mot de Glintz). Et après avoir réfléchi :

« Tout de même, nous en avons aussi qui tirent bien. »

J'avais eu la même pensée. Ainsi la seconde mort de Glintz ne nous troublait pas plus que la première ; mais, atroce même et si différente de lui, elle nous affermissait dans cette sorte de vie.

Force de Polio.

I

Polio voûté, et qui paraît bossu, enfonce et rebondit hors de la boue. Il a des éclaboussures jusqu'au mauvais coton de sa barbe. « Quel phénomène, dit le jeune lieutenant ».

Au détour du boyau j'aperçois un instant le boqueteau que l'on a pris hier soir aux Allemands ; et maintenant garni de fil de fer barbelé à hauteur de ventre.

Voici que les premiers de la section entrent lentement dans une sorte de tunel. Nous piétinons sur place, et Polio se retourne vers moi : « Tu as entendu ? Ce ne sont pas des choses à dire ». Des tiges

et feuilles de betteraves pendent du talus, comme d'un pot de fleurs. Dernières choses que je vois, avant de descendre dans la nuit de cette grotte.

Jules-Charles envoie Chaize et Gallas chercher les boules à la carrière, où s'arrêtent les mulets ; Blanchet étend à terre quatre toiles de tente ; la lumière lointaine des sergents, qui guident leur section autour des piliers, nous suffit. J'entends déjà les hommes attirer sous eux le sable et les brins de paille. (Polio doit garder ma place.)

En attendant, je vais à droite et à gauche. Quelle grotte immense. Un camp de tirailleurs algériens dort, de l'autre côté d'une corde. Quand je veux la franchir, la sentinelle étend le bras : « Zouave, va-t-en, mon ami ».

Ici, le couloir monte vers le jour ; ses

piliers sont moussus ; une ouverture carrée prend la forme d'une fenêtre, mais la brume épaisse se tient debout contre les premiers arbres, et nous garde.

Le pain arrive ; j'ai vu de loin ces grandes ombres chargées, qui lancent une fumée blanche. Chaize a trouvé moyen de renverser un sac : il faut partager également les boules terreuses. Quand c'est fini, et que j'ai parcouru la grotte en criant : « Au pain, les sections », je vais retrouver Polio.

La baïonnette une fois piquée en terre, il faut suspendre au quillon la bretelle qui retient de haut les trois cartouchières, — ensuite, par sa courroie, le bidon qui vagabonde autour comme une chèvre à l'attache. Sur la poignée l'on fait couler quelques gouttes de cire, puis l'on applique la bougie : elle ne tient jamais très bien.

Il n'y a plus qu'à se poser la tête sur le sac. L'on dormira mieux que dans la tranchée, puisqu'il y a la place des jambes, mais la nuit sera froide, avec ces courants d'air.

« J'ai reçu un paquet, dit Polio. J'ai reçu aussi deux lettres, il faudra que tu me les lises. L'une, je sais qu'elle est de ma femme. »

Oui. Il s'agit d'abord des gosses : «... et elles marchent, les petites. Quand ta cousine est venue les voir, elles lui ont fait la conduite jusqu'à Panier-fleuri.

... Les clients ne sont pas nombreux et quand c'est des vieilles femmes, il faut toujours qu'elles disputent sur le prix. Mais vous, ne vous faites pas de peine pour nous, car nous avons une maison, je suis en bonne santé et que cette lettre te trouve de même. Mais vous autres êtes comme les bohémiens, et bien du courage. »

Quand c'est fini : « Tu me liras l'autre demain. Je ne sais pas de qui c'est ; je n'en reçois pas beaucoup, des lettres. »

Le colis contient un tour de cou, des chaussettes si bien rapiécées, des allumettes, un flacon à parfums qui est maintenant plein de marc, et partout où il restait la place, des noix sèches.

« Elle aime à bricoler des paquets, dit Polio. » Comme s'il avait honte de porter devant moi tout ce soin.

« C'est sûr, dit Gallas, les femmes font tout cela pour se distraire. Une qui me soignait à l'hôpital ; elle disait : par quoi vous avez passé ! je vous admire. Ça n'a pas de rapport.

Delieu. — Il y en a qui commencent par là, des femmes, des gosselines. Vingt

qui étaient restées à Tracy, pendant le bombardement. Et serrées l'une contre l'autre, dans les caves. Ils leur ont fait enterrer les morts, après. Là, tu peux dire que c'est le plus misérable de tout.

Thielment. — Nous alors, il ne faudrait pas se plaindre. Misère ! Comme nourriture, on est bien logé. »

Thielment cependant, qui grogne, est bon pour la guerre. Il aime à se battre, et dans le temps de paix, il connaissait comme personne ce coup de tête dans la tête. Soldat de métier, d'ailleurs. Mais cette guerre-ci a mal commencé : il venait juste d'obtenir une permission de quarante jours ; ce sont des choses qu'on n'oublie pas.

Il n'écrit jamais chez lui, par rancune. Quand les vieux lui demandent «... nous ne savons même pas si peut-être tu ne serais pas mort. — Ah, dit-il, ils ont peur d'en perdre un pareil ».

Il pense aussi que, la prochaine fois, ça ira mieux. Mais nous, Polio, c'est notre seule guerre.

II

Il est maintenant cinq heures du soir. Mais nous n'avons à faire rien d'autre, jusqu'à demain matin, que dormir de nouveau, ou parler. Et demeurer ainsi, au seuil de la guerre.

— ... Alors quoi, raconte Caronis, comme nous arrivons au village nous deux Virgile, encore une marmite qui vient éclater à dix pas de moi. Je me dis : tout de même, faudrait pas qu'ils se trompent... »

Polio, qui s'est réveillé, songe ainsi à me raconter sa première bataille :

« Ce soir-là, on nous demande quels

sont ceux qui veulent aller à la messe de la Toussaint. Sur Dieu, l'on pense ce qu'on veut, mais quand il s'agit des morts.. Je dis que j'y vais. Alors le lendemain matin, réveil à quatre heures. Je pense : c'est pour aller plus tôt à la messe. Il y avait du feu dans la maison, il faisait bon. L'on nous fait sortir sur la route, on marche un quart d'heure, puis : « Formez les faisceaux ». On attend. On aurait bien pu, je me dis, nous laisser près du feu ; je vois que tout le bataillon est là : c'est que l'on ira ensemble. Nous repartons, et on marche, et on marche, « A genoux ! à cinq pas ! » J'ai été bien surpris quand il a commencé à pleuvoir, à pleuvoir des balles, des balles... »

Aussitôt Polio s'arrête, et me quitte là. C'est tout : il ne lui vient pas à l'idée que leur chef s'est trompé, ou qu'ils sont tombés dans un piège. Il s'étonne, plus haut, que l'on fasse la guerre et se tue.

Virgile : « Quand on a été dans la boutique, je lui ai bien passé la main. Mais elle ne voulait pas : je suis trop jeune, elle disait. Jamais on ne m'a autant résisté.

Normand.— Moi,c'est comme au Maroc· Un an que je n'ai pas grimpé sur une. »

Virgile se tourne vers nous :

« Encore, si l'on avait la femme à Polio. Tu te rappelles, à Alger ? »

Comment Polio permet-il que l'on nous parle ainsi. J'imagine brusquement sa vie de paix, et qu'il s'y trouve aussi surpris et pauvre que dans la guerrière. Ne s'étonne-t-il pas, dans le fond, que l'on travaille et se marie et vive ; et possède à soi seul sa femme — pas plus laide qu'autre chose, dit Virgile.

L'on peut bien parler longtemps, et seul à seul, avec un homme. Mais sur sa force ou sa faiblesse, rien ne nous apprend plus que ces trois mots, que lui dit un autre homme.

Tolleron. — Nous marchions, on pleurait des larmes de rage. C'est-à-dire on aurait voulu pleurer. Qu'est-ce que tu peux pleurer quand tu n'as rien dans le ventre.

Thielment. — Si l'on avait été habillé, au moins. Les molletières que le Gouvernement nous donne, du vrai pâté de foie. »

Quand Polio acceptera-t-il la guerre assez pour oser ainsi se plaindre. Mais il n'a que la ressource d'admirer, sans distinction.

Thielment commence brusquement de galoper après le petit Le Coz, en balançant un bâton. L'autre tombe exprès et reste couché. Alors Thielment se jette par terre et colle la tête près de la sienne.

Normand. — Les fleuves, ça remonte vers là.

— Ils vont à la mer.

— Et la mer ? »

Turquet dit brusquement : « Regarde ma vieille qu'a quarante-trois ans. Elle vient encore d'avoir un petit agneau ».

Autour d'eux, la grotte sombre, et claire près des bougies. Un brouillard de paroles et de poussière entoure des hommes qui dorment dans les couvertures gris-de-terre. Roseau lève une carte, Ferrer à la peau jaune se penche et allume de travers sa pipe à la flamme.

Quand la dernière bougie est éteinte, c'est la vraie nuit, depuis longtemps inconnue. (Dans les tranchées, la nuit est plus humaine qu'on ne croit et jamais tout à fait noire).

III

Caronis. — Un qui a eu de la veine, le caporal Barron. Toute une ceinture de douros pour dépenser à la guerre, il avait. Quand il est à Bordeaux, il se dit : tant pis, je fais le braque. Il ne lui restait pas ensuite trente francs, il a été nettoyé par la première balle.

Tolleron. — Bérard, non. Il mettait tout de côté, il a été volé.

L'on parlait ainsi des morts avec une ironie bienveillante, comme deux hommes

restés ensemble causent de celui qui vient de les quitter.

« Si ça n'est pas idiot, dit Thielment, de nous faire toujours réveiller une heure trop tôt. »

— C'est vrai qu'on a le temps. Alors, l'autre lettre, tu pourrais aussi me la lire, pendant qu'on y est. » Polio la sort chiffonnée de sa poche ; il se méfie, évidemment, il a peut-être reçu déjà la pareille.

« M. Polio, c'est un de vos amis qui vous écrit ceci, parce qu'il ne peut pas se retenir de vous dire que votre femme se paie du bon temps, pendant que vous vous battez pour la France. C'est avec un garçon du café *à la Citadelle*. Il faut qu'il nous raconte, tous les matins : cette nuit, nous avons fait ceci tous les deux, et nous avons fait cela. D'ailleurs, vous savez

M. Polio, que c'était déjà ainsi, dans le temps que vous deviez partir, avec le petit caporal brun...

— Ça, me dit Polio, c'est le caporal Barron, qu'ils disaient tout à l'heure. Mais pour le reste, ce n'est pas vrai : il n'y a pas eu ça, depuis. Je le sais, elle me l'a promis sur tout ce qu'on peut promettre, le jour que nous avons embarqué. Et quand elle promet... »

Il parle haut, et s'il est fier avec moi, il veut aussi que Virgile entende.

Elle a fait ce serment, le jour du départ, sur la tête de ses deux petites filles, ou de sa mère qui est morte. Et Polio a su l'accepter : il se connaît pour valoir qu'on lui promette et que l'on tienne. Ainsi je remarque et j'admire cette force inattendue, qui lui vient de la guerre. (Cepen-

dant il ne doit être très habile, ni très bravè).

J'imagine que cette guerre est faite pour Polio, ou pour quelque chose dans le monde qui lui ressemble, ayant failli manquer aussi de croyance et de goût à vivre. Comme unè maison publique permet l'amour à qui n'a pas su le trouver ailleurs, par timidité ou bien par indifférence, elle donne cette puissance grossière de la vie et de la mort, dont on ne peut oublier qu'on l'a un jour possédée. Que craindrait Polio, plus tard, d'autres hommes semblables à ceux qu'il a tués, d'autres hommes *qu'il aurait pu tuer*. Par la guerre, plus intense que tout autre événement, cependant de même nature et comme son apparence grossie, il prendra coutume du reste.

L'abri qui s'éboule.

I

Comme la nuit vient, subitement le caporal Caronis s'écrie : « En avant ! » Il saute par-dessus le parapet et je l'entends retomber sur les feuilles. Aussitôt Réchia et Ferrer, sans dire mot, sautent après lui. Je les suis, je cours, un arbre m'accroche. Je saute dans un fossé, ils sont là. « Nous avons enlevé le petit poste, disent-ils. »

Deux Allemands sont morts et embarrassent le boyau. Un autre s'est enfui en

frappant Réchia, dont la lèvre saigne. Mais Caronis a reçu un coup de baïonnette.

L'affaire n'a tenu guère plus de place dans mes préoccupations qu'elle n'en prend ici. Mais il fallait remplacer Caronis, et je me trouvai désigné.

Je méritais sans doute d'être nommé caporal ; pour quelles raisons, je serais en peine de l'expliquer. Eprouvant par-dessus tout cette liberté où je me sentais parvenu, et qui n'entrait dans aucun devoir, il arrivait que mes actes proprement militaires s'accompagnaient en moi de peu de conscience. Je m'y appliquais, c'est tout ce que j'en puis dire.

Je partageai la guitoune et les repas du caporal Delieu.

Delieu est trapu, de traits réguliers, de peau rose et bien peigné : tout ceci, qui

ne manque pas de vulgarité, fait pourtant qu'il a l'air, ce soir, d'un jeune seigneur de village. Les hommes qui l'entourent ont des figures grises, tendent leurs mains au feu. Il pleut, et dedans aussi quand l'eau s'est réunie et perce d'un coup la toile tendue sous les branches du toit.

Quand la nuit s'avance, chacun regagne sa hutte. Je regrette Blanchet, non que Delieu m'ait mal accueilli, mais il me gêne par son assurance, et la certitude où il est de m'être supérieur.

J'étais diminué vis-à-vis de lui par une instruction plus étendue que la sienne. Je ne sais pourquoi l'on reconnaît un avantage aux hommes cultivés : alors que le plus sûr effet des leçons qu'ils reçoivent est de leur enlever d'abord toute confiance spontanée en eux-mêmes. Peut-être est-ce que, sentant le danger qui les menace, ils se trouvent, où ils veulent l'éviter, plus violemment indemnes de toute science

que personne au monde. (Il arrive la même chose à ces gens dont on sait qu'ils ont été au bagne, ou autre histoire : s'ils ne sont pas humbles, il faut qu'ils aient plus d'aplomb que tous les autres réunis.)

Blanchet demandait à m'accompagner dans les patrouilles. Ou bien nous allions poser ensemble les cerceaux de fil de fer, la nuit.

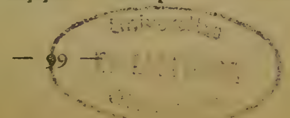
II

Il semblait que nos sentiments d'affection ou d'antipathie fussent passés au second plan, et soumis, par la guerre, à cette connaissance de la force ou de la faiblesse de chacun de nous — connaissance sûre et qui donnait à l'ordre nou

veau où nous nous sentions parvenus une grande simplicité.

Bien que Delieu me parlât peu, il était évident qu'il n'approuvait pas mon amitié pour Blanchet ; or il prit sur moi, vers le même temps, un assez grand ascendant : ce n'était certes pas pour son intelligence ni même sa volonté ; mais pour une certaine façon d'être au courant, à la hauteur des choses.

Par exemple, j'étais assis dans ma guitoune, occupé à nettoyer mon fusil. Mes deux jambes passaient dehors et pendaient vers le sentier. Il y a de ces matins où l'on ne sait trop ce qui vous manque, un quart de rhum, une mauvaise nouvelle, ou de travailler à plusieurs ; on n'a pas reçu l'élan, on n'est pas encore parti pour vivre ce jour-là. Je me trouvais ainsi quelque peu loin de ce que je faisais, et de toute autre chose aussi bien ; ce dont je m'aperçus par ce rappel brusque : Delieu



debout près de moi : « Et alors quoi ? Tu songes à ta mère ? me disait-il. »

La raison de son retour était qu'il fallait tresser, dans l'heure, trente claies. Par delà ses paroles claires, je sentais une force assez grande. Je ne pouvais faire aussitôt le rétablissement moral — ni même, par ma position maladroite, physique — qui m'aurait rendu mon aplomb.

Blanchet devint malade : son genou enflait et le faisait souffrir. Je ne le quittais guère pendant les marches, il s'appuyait à moi ; quelques obus tombèrent une fois près de notre compagnie, qui courut aux abris. Nous restâmes seuls, dans un terrain exposé.

Un soir que j'avais dû le frictionner à l'alcool, je vins coucher, pour ne pas m'éloigner de lui, dans la cagna de Jules-Charles. Delieu me fit demander par un

autre caporal, Beaufrère, joyeux garçon qui portait au gilet un rang de boutons brillants, chantait et ajoutait : « Marie » à tout ce qu'il disait. Je répondis que je ne rentrais pas ; Beaufrère me tourna le dos : « Ça colle Marie ».

Je dormis donc près de Jules-Charles, qui eut mal au ventre dans la nuit, et geignant et se remuant pour redresser ses longues jambes, manqua me donner un coup de pied au front. Delieu ne fit pas voir qu'il m'en voulût, les jours suivants. Je remarquai seulement comme les jugements qu'il portait étaient sévères : « J'en connais qui se sont cachés derrière les arbres pendant qu'on se battait à Carlepont, disait-il. Pour ne pas les nommer, c'est Viguier et Dubuc. On peut le leur répéter. »

Lorsque Blanchet fut mieux, je recommençai de fréquenter Delieu. Il avait

gardé sur moi la même influence ; n'ayant aucun sujet de conversation qui s'imposât à nous deux, il est certain que je recherchais le plus souvent ce qui le pouvait intéresser ou flatter. Quant à ma première fierté de lui avoir résisté, j'en retrouvais parfois la joie affaiblie, et j'éprouvais le même sentiment où l'on est lorsque, se laissant aller à ses pensées et venant de perdre, par un hasard, celle qui, justement, nous réjouissait, l'on reste avec ce plaisir confus, dont la cause est oubliée, et sentant qu'il nous échappe insensiblement.

Le bruit courut qu'une attaque générale se préparait. Elle est fixée, me dit Delieu, à mardi matin. Le lundi soir, avant de retourner aux tranchées de première ligne, je passai l'inspection des fusils de mon escouade.

Delieu était excité, il riait et parlait haut. Mais il prit un ton très calme pour

me faire la remarque que Blanchet n'était pas là.

Je le savais, j'en étais irrité. Blanchet était parti à Tracy pour une corvée quelconque. Il me semblait qu'en ne rentrant pas il manquait à notre amitié. Je répondis : « Il ne s'est pourtant pas fait porter sur le cahier de visite. Je le punirai, ce serait trop facile. »

Je réfléchis aussitôt que Blanchet pouvait être tombé malade à Tracy, dans le même moment je reconnus que j'avais parlé précipitamment pour plaire à Delieu.

III

Il fait une nuit de boyaux crayeux et de lune ; un vent froid court dans la tranchée. Un blessé crie, de temps à autre : « Brancardiers, à moi », d'une voix forte, si forte que nous croyons à un piège.

Je fais placer de nouveaux sacs de terre, et préparer des créneaux. Une capote abandonnée, et couverte de givre se pelotonne, à ce coin du boyau, comme une fille qui pleure, la tête et le ventre par terre.

Vers onze heures, Delieu nous transmit les ordres pour la nuit : creuser un boyau d'attaque, et surtout que personne ne dorme.

Tolleron, rouge et riant en lui-même, imagine que les Allemands se jettent sur nous par-dessus le talus. Il serre dans ses mains des grenades rondes comme des pommes noires, et se balance par gêne de ne pouvoir crier.

D'ailleurs la nuit est calme. Sauf que Ferrer croit, à un moment, voir au périscope deux hommes ramper en avant de la tranchée, à notre gauche. Je cours prévenir l'escouade voisine. Mais en revenant je me heurte à un amas de terre, qui

vient de s'ébouler, et je tombe presque. Cet homme qui se lève lourdement et se dégage de la ruine de son abri, c'est Delieu.

« Je ne dormais pas, dit-il ».

Que Delieu n'ait pas dormi, je le crois. Mais il avait connu qu'il *devait* affirmer son innocence, et à moi. Cependant je lui expliquais ce que nous avions vu, il me répondait; je ne ressentis que lentement ce triomphe dont notre conversation était lourde.

La nuit et le matin passèrent sans qu'il y eût attaque. Delieu peut retrouver aujourd'hui son assurance ; il m'est à présent inférieur et je profiterai de cette assurance même.

Je ne revois Blanchet que le lendemain, à Tracy. Son genou enfle de nouveau; il doit entrer à l'infirmerie pour quelques

jours. Et puis : « Il paraît qu'on s'est plaint que je ne venais pas. Voilà pourquoi je ne venais pas... » Il fait craquer le genou malade.

Quelqu'un lui a donc rapporté ce que j'ai dit à Delieu. Comme j'ai été faible et léger ; et j'éprouve aussi plus vivement la joie de ma revanche. Mais n'est-ce point fini de l'amitié de Blanchet, dans ce moment où je deviens digne de lui.

Alors que j'étais ballotté par de telles inquiétudes, je me sentais cependant plus haut solidement tenu et fixé : là commençait la vie à demi-inconsciente qui m'assurait dans ce pays et dans ces aventures. J'éprouvais davantage, par le contraste, l'ordre qui la gouvernait. Un homme, qui prend sa première maîtresse, reconnaît en lui de la même manière une vie nouvelle : il s'étonne en voyant qu'il n'en est pas entièrement le maître ni l'inventeur.

Les blessés reviennent.

I

La cinquième, la septième et la huitième compagnies cantonnaient dans le même pâté de maisons que nous, à Tracy. Nous avions veillé ensemble et joué aux cartes, ou bien au caricoco. Une gravité des officiers, et je ne sais quoi, qui était dans l'air, nous persuadait que l'attaque était proche. Delieu chanta : « Ils ont brisé mon violon, parce que j'ai l'âme française » ; mais l'on préférait encore « C'est pas une femme qu'est faite pour toi ; elle a des bijoux... » et « Marinette »,

que tous reprenaient en chœur. L'on avait au réveil plus de sérieux, et parfois le sentiment d'un gouffre devant nous.

« Ne faut passe faire de la frayeur avant, expliquait Roseau. Mais après, quand c'est fini, je me dis toujours : Hein ! c'est par là que tu as passé, c'est ça que tu as vu de près, comme tu lirais une lettre de ta mère.

— Après tout, on ne risque guère que de mourir. »

C'était la réflexion qui arrêtait d'ordinaire toutes les autres ; elle avait quelque chose de satisfaisant.

Sièvre me désola ; il était certain de n'en pas revenir, assurait que « l'affaire était mal engagée » ; et pour lui, « s'il n'avait pas eu son amour-propre, il se serait fait porter malade ». J'eus de la peine à le remonter. A l'autre bout, un caporal de la huitième criait que ç'allait être le grand coup et que nous touchions

au plus beau jour de notre vie. Cette exagération me déplaisait, de la même sorte que celle de Sièvre, par une façon qui leur était commune de mettre la guerre en question.

Les choses pour moi sont bien moins simples, et j'arrive lentement à trouver une attitude qui me convienne.

A sept heures, l'ordre de partir est donné aux septième et huitième compagnies. Elles s'en vont sur la route. Dans le même moment, la canonnade commence par-dessus nos têtes.

Nous voyons les éclairs sur la place de l'Eglise : c'est moins une place qu'une rue qui s'élargit un peu, par complaisance pour l'église.

Un cavalier passe en galopant ; la rue redevient déserte ; une fille en sabots et

maladroite à marcher, qui porte deux lettres, la traverse.

Trois aéroplanes au ciel : l'un deux fuit rapidement, derrière lequel éclatent des nuages ronds et lents à se fondre.

Arrivent les cinq voitures d'un convoi, le pain, la viande, le charbon. Un sergent appelle : « Trente boules ! cinquante boules ! — Elle est jolie ! » crie un zouave, de la graisse blanche qu'il a laissé glisser dans la boue.

Fusillade vers le Nord. Je monte ; je ne vois de la fenêtre du grenier, que la colline et ses troncs d'arbre noirs sur le sol rouge. Il pleut.

Alors un tirailleur seul remonte la rue. Il a la gorge en sang. Il marche courbé et, les deux mains dans ses poches, chantonne; « Avez-vous bien mal ? », semble lui demander une vieille dame à bonnet descendue dans la rue.

Nous lui crions : « C'est de ce matin ? — Oui. »

II

La canonnade reprit sur les trois heures : ce fut le signal de notre départ. Dans le moment précis que nous nous mettions en rang, deux prisonniers allemands que conduisait un zouave, gras et bien vêtus, montèrent le sentier qui allait au poste du colonel. Du coup, nous fûmes certains que tout marchait bien ; nous n'en éprouvions pas de la joie à proprement parler, mais le sentiment qu'une contrainte, qui pesait sur nous, venait d'être levée.

Des blessés revenaient par la route, et nous croisaient. L'un d'eux allait droit, la tête renversée en arrière, avec sur son

visage de la douleur et de la fierté : il tenait sans doute des deux mains, qu'il avait enfoncées sous la ceinture bleue, ses parties.

Mais nous avancions dans une étrange émotion d'avidité et de reconnaissance ; il nous semblait que prenaient fin cette vie de tranchées et cette application ingrate. De vieilles images de guerre, par contre, nous revenaient : sentiers, marches de soir dans les feuilles, et pardessus nous le bruit du canon. Nous croyions ainsi rentrer dans l'ordre, et les routes avaient une grande expression de beauté.

Nous avions pris un raccourci sous bois. A la première halte, nous nous arrêtons devant un blessé, qui s'est accoté à un chêne. Près de lui est un seau d'eau. L'on avait fait passer l'ordre : « Tenez

les quarts prêts. — Si c'est du rhum, disions-nous, ça va barder; si c'est du thé, il y a encore du bon. » Finalement rien ne vient, et nous buvons l'eau du seau. Quant au blessé, il avait reçu dans la cuisse une balle perdue; il nous souhaita bonne chance et « de travailler aussi bien qu'avait fait sa compagnie ».

Deux heures de marche encore, et le soir tombe. Alors nous nous égarons, je crois, jusqu'à la découverte de ce village de cahutes, sur l'autre bord du ravin. Des tirailleurs accroupis s'y chauffent à leurs feux; un orfèvre penché semble travailler à des choses délicates: n'est-ce pas une femme dont je vois les bracelets et l'épaule dorée. Cependant il faut traverser le creux, et Delieu tombe dans une mare de boue.

Nous recevons l'ordre de cantonner; je visite, à la bougie, les guitounes sans feu. Mais dans la première est un zouave avec

deux taches de sang aux joues. Il dit seulement : « Je me sens mal ». Et : « Où est-ce que tu as mal ? — Non. — Où est ta compagnie ? — Non. » Il a une forte barbe, et l'air sauvage.

La hutte voisine est grande, et à peine humide. Nous y entrons. Delieu gratte au couteau les moindres taches de boue sur sa capote ; Blanchet va râfler à droite et à gauche des bouts de paille. Les autres mangent ou s'endorment.

De jeunes arbres, dont le tronc a été haché par les obus, ne tiennent plus debout que par quelques fibres, et l'appui que prennent aux arbres voisins leurs branches les plus hautes. La lisière du bois est là, à trente mètres de nous ; sur la grand'route des blessés allaient lentement vers Tracy,

d'autres attendaient les brancardiers et gémissaient à voix basse.

J'appris d'eux que nous avions gagné deux lignes de tranchées ; pour le reste, les récits se contredisaient, cependant ils me touchaient tous par leur foi et leur gravité. Un grand sergent racontait qu'il avait rattrapé, à lui seul, un coin de terre française. Ainsi lui paraissait ici convenable un amour de la patrie qu'en d'autres circonstances il eût jugé ridicule d'exprimer.

« ... Et tu sais le grand adjudant de la huitième, celui qui avait trois médailles là, tué. Il était parti le premier, les autres ne couraient pas assez vite pour le rattraper. Ah, c'en était un !... »

Je suis brusquement frappé par la vue de Sièvre. C'est lui que deux brancardiers viennent déposer au bord du fossé : il a des linges tachés au-dessous du genou. La jambe est emportée peut-être, je ne distingue rien sous la couverture, où devrait

être le mollet. Je ne demande pas non plus, mais : « Tu n'as pas pourtant mauvaise figure. — Oh, je sais encore rigoler. » Il attend et tourne un peu sa tête ; il me reconnaît : « Que veux-tu, mon vieux, il faut ce qu'il faut. »

Quand je rentrai, un tirailleur arabe, avec le front entouré de linges, se plaignait près des guitounes. Celui qui l'a conduit veut le faire entrer, mais le blessé ne peut plier son corps ni sa tête, et tous deux restent maladroitement debout devant la porte.

III

Quant aux sentiments que nous éprouvions, ils étaient devenus faibles et confus à mesure que leur souffrance n'était plus pour ces blessés un simple accident, mais les marquait tous d'un caractère identique, et comme ils venaient plus nombreux. Ils avaient ressemblé, à de certains moments, aux ouvriers qui sortent le soir d'une usine — dans la même hâte, et l'indifférence à ce qui les entoure.

L'on n'a guère coutume de voir que les malades à qui nous attache un lien de

famille ou d'amitié : il n'y a point ici d'hésitation. Au lieu qu'il arrivait maintenant la même chose que pour ces mots — tels que naïf, égoïste, ou tant d'autres — que l'on entend fort bien en quelques cas précis. Mais veut-on aller plus loin, se demandant : « Et celui-là aussi ? » leur sens nous échappe et il semble qu'ils se peuvent appliquer à tous, ou peu s'en faut. Ainsi nos sentiments mal préparés se trouvaient pris au dépourvu.

Afin de les suppléer cependant il se préparait en nous une abondance d'idées et de réflexions ; ce que l'on vit bien lorsque les déclancha la nouvelle, qui nous fut portée par un cavalier, que l'attaque était arrêtée pour le moment, et que nous allions rester là.

Il semble que le point de départ de ces réflexions ait été, pour moi, dans les mots par quoi Sièvre acceptait sa blessure comme une chose simple et qui se devait. Que l'on eût de bonnes raisons pour se battre, il n'avait fallu rien moins pour lui faire entrer la chose dans la tête. Et je pensais distinguer sur les traits de chaque blessé, les rappelant l'un après l'autre, l'orgueil avec lequel ils paraissaient dire : « Ne suis-je pas un vrai guerrier ? » Ces hommes pouvaient tout admettre, sauf qu'ils eussent été blessés, *ayant tort*. D'où venait que nous ne songions pas à les plaindre.

Vers onze heures, nous entendons, derrière la porte : « Avez-vous la place pour un blessé ? — C'est plus bas, le poste de secours. — Alors un peu d'eau ? — Entre. »

C'est un vieil homme dont le bras pend, il a du sang caillé sur la manche et sur la main.

Lapouyade lui donne un quart d'eau, et Ferrer lui met à la bouche « une cigarette d'Alger, dit-il ».

Quand il est parti, Turquet se tourne vers Ferrer : « Couilion, il est plus heureux que toi. »

Chants dans la tranchée voisine.

I

Donc nous avions fini par rejoindre la nouvelle tranchée; mais à travers quels sentiers et quels buissons. L'on avait aussi passé par des tunnels, et des flaques d'eau et de glace en abondance.

(Trois ou quatre obus étaient tombés près de notre route. Sans doute qu'en plein jour les mitrailleuses nous auraient fauchés ; dans la nuit, le danger était moins grand, il était aussi mieux accueilli et quelque chose comme plus convenable. La nuit va bien aux risques que l'on sup-

porte sans attaquer ni se défendre et à cette sorte de frayeur : il semble qu'elle soit rendue à son danger naturel).

Nous ne sentions plus la neige tomber ; c'est d'avoir été prise la veille que la tranchée est demeurée si bouleversée, et ces morts devant le parapet, sont-ils Allemands où notres ? Nous nous interrogeons ainsi, à tâtons. Puis nous commençons de creuser sous nous la terre et de balancer les créneaux d'un côté à l'autre. Un arbre abaisse vers moi des branches et ses feuilles bizarres. C'est la veille de Noël.

Ferrer ne remarque pas qu'il y a deux morts à nos pieds, contre la banquette ; mais je touche, pour être sûr, leurs mains rugueuses, comme l'on sent à soi-même un de ses membres engourdis. La nuit est encore épaisse.

Ce Decoq était resté parmi nous avec

une obstination triste. Il traînait de la jambe et gémissait continuellement. Avant que les douleurs l'eussent saisi, ç'avait été une sorte de héros, disait-on : il avait pris à lui seul un boyau allemand dont il avait ramené sous son bras la mitrailleuse.

Un éclat d'obus vient de lui briser la tête ; il n'y a même pas à l'emporter. Nous nous faisons passer la nouvelle.

De la lumière vient à hauteur de terre, quelques balles soufflent : tout ce murmure ainsi s'arrête net.

« Personne n'a vu Kaddour ? demande plus tard Delieu. Déjà deux fois il a disparu d'une manière qui ne me revient pas. »

Ceci dit sans qu'il semble vouloir nous renseigner. C'est une part de la force de Delieu que la façon dont il retient ce qu'il sait. Pour le reste, Kaddour était soupçonné de nous trahir, depuis quelques jours.

C'est alors que j'ai vu cinq morts s'élever brusquement sur une butte. Si grands ils me paraissent d'abord que je ne les reconnais pas ; (leur taille est de *nature* semblable à celle d'une lune rouge que l'on voit par hasard au-dessus d'un mur de jardin). Mais, les comparant aux pierres, aux trous d'obus qui les entourent, ils reprennent aussi vite une grandeur humaine.

Le jour vient, égal et pâle, et que l'on ne peut surprendre à aucun moment. La neige fait tas sur une herse, un rouleau, et sur quelques cadavres.

Derrière nous est une place où les réseaux qui défendaient hier la tranchée n'ont pas été traversés. Quatre zouaves y sont pris : se pressant l'un l'autre, ils soulèvent de la tête et des bras, et gardent autour du front le fil de fer épineux.

Mais il nous venait un sentiment différent des morts couchés en avant, dans

l'espace qui nous séparait de l'ennemi : pour tout dire, ils nous étaient moins sympathiques ; c'étaient des morts ingrats et qui n'avaient pas réussi. Ferrer précisa ceci, en disant : « ceux qu'il faut recommencer ». Nous vîmes aussi deux ou trois cadavres d'Allemands.

Le sergent passe et répète : « Surveillez. S'ils sortent de leurs trous, tous à plat ventre sur le bord de la tranchée, et tirer. »

Mais d'où viendront-ils ? Je cherche, et j'arrête ma haine sur ces ennemis invisibles, avec la même incertitude que ma vue sur la ligne de leur défense.

C'est un peu plus tard que nous avons entendu leurs chants pour la première fois.

II

Ce sont des morceaux de chair et de vêtements que retiennent au-dessus de ma tête les branches. La chose nous laisse indifférents. « Tu vois les côtelettes sur l'arbre ? — Ah, ces voisins d'en face, qu'est-ce qu'ils ont contre nous, je me demande. »

Mais je suis touché de voir que Ferrer pose à terre et regarde trois cartes coloriées, les tapisseries de Bayeux. Va-t-il être un ami, et quel vif désir de lui parler. Mais non, il les a ramassées sur un mort, dit-il. D'où vient aussi ce paquet de lettres et la revue violette. Or, cette conversation interrompue m'atteint davan-

tage que tous les cadavres. Il me semble qu'étant d'abord revenu en arrière je pénètre, par ce hasard, au-dedans de la guerre.

Ensuite, le jour passe. Nous avons mangé du bœuf conservé, et bu le rhum ou le café froid de nos bidons. J'avais encore soif ; (l'on voyait briller un ruisseau dans le champ traversé la nuit : douce chose que de l'eau qui coule).

Journée paresseuse, et cependant pleine : une confiance inaccoutumée, dans le fond de nous-mêmes, nous persuadait de sa grande valeur.

Polio me demandait un couteau; et portant la main à ma poche, j'étais surpris brusquement que mon geste fût aussi lent.

L'on ne travaillait pas, l'on ne parlait guère non plus, les Allemands ne devant pas apprendre que nous étions là. Chacun de nous se trouvait ainsi rendu à lui, isolé ; et pour moi, il me serait difficile de décrire,

par ses traits propres, l'attitude de pensée où j'étais alors. Elle me frappait plutôt par sa ressemblance à ces moments où l'on se reconnaît, sans angoisse, sans aucun sentiment qui porte un nom, seulement ceci : séparé de toute chose extérieure, et pardessus tout de ce qui est accent, sourire, nuance de parole — mais laissé sur un autre plan et comme descendu au plus bas. La réflexion ou l'événement que l'on n'a pu éviter dans cet instant conserve un caractère obsédant pour la mémoire.

Il me semblait entrer dans un état semblable, non cette fois par le jeu de mon corps ou de mon âme, mais sous l'influence et le poids des circonstances extérieures elles-mêmes.

Cette misère des corps déchirés et de la terre qui m'entourait immédiatement était si complète qu'elle en venait à sembler

maladroite, et comme voulue. Il n'était guère vraisemblable que, sur notre pays, nous fussions naturellement privés d'eau, de place, de fruits — toutes choses en quoi la terre est pourtant riche — et n'ayant conservé que la petite part de notre vie, comme faisaient les anciens morts.

Certes, je ne me sentais pas supérieur à une telle pauvreté ; mais *justement pour cette raison* elle m'apparaissait alors comme l'effet de quelque bienveillance ou bonté des choses voulant me justifier. Ainsi les bords d'un vase s'abaisseraient jusqu'au niveau de l'eau qu'ils retiennent.

Les chants reprirent vers quatre heures dans une tranchée allemande que nous n'apercevions pas. Ils étaient des cantiques latins et nous venaient par nuages. Par eux nous devions imaginer une assemblée de jeunes gens sûrs d'eux-mêmes, et leur gravité.

III

Quant à l'impassibilité où je suis à l'égard de tant de cadavres, il me surprend de remarquer combien elle est peu l'effet de mes décisions ou de mon enthousiasme passé, mais bien au contraire l'état d'esprit auquel m'obligent, *sans hésitation possible*, les circonstances. Quelle chose faite pour nous, tendre pour nous est donc la guerre, que notre application la suive aussi patiemment.

Cette vie d'attente et d'assentiment grave, nous venons cependant de la sentir inférieure à nous. Par ces chants. Ils nous apportent l'occasion de la dépasser, ils approchent de

nous comme ferait une corde, qu'il suffirait de saisir pour être entraînés. Ainsi nous courrions vers eux le fusil serré dans les mains, et la haine haute pour tous ces hommes qui chantent sur notre terre, où nous restons silencieux. Tout est prêt : il semble que les niveaux extérieur et intérieur se confondent au point d'où la vie va repartir.

Les chants, qui sont une chose ouverte à tous sentiments, servaient puissamment une telle simplicité, dans le même moment qu'ils en prenaient la marque. Et si le vent déplaçait leurs bouffées, nous regardions notre haine se déplacer avec eux.

Le soir tombe, et nous n'attaquons pas. L'on ne peut faire de feu, la lune cependant commence à nous éclairer.

J'entends que Kaddour vient d'arriver. Delieu l'interroge : « C'est moi qui suis

resté à l'endroit le plus dangereux, répond-il ; l'on m'a retenu à la première section, j'étais à côté du caporal Monmayeur quand il a été blessé. Et Decoq, lui, est mort. Voyez ici, caporal. »

Ici, c'étaient quelques taches brunes, sur le collet de la capote. Des morceaux du cerveau de Decoq, qui ont sauté là. Pourquoi cette innocence de Kaddour nous donne-t-elle une sorte de déception.

Vers onze heures, la corvée nous apporte une marmite de bœuf bouilli, du riz et un seau de jus froid. Comme Beaufrère versait un quart à Leynaud, une grenade stupidement éclata entre eux et déchira leurs deux visages.

Puis l'on nous ramena vers l'arrière. Il nous semblait que tout serait la prochaine fois à recommencer, et que l'élan d'aujourd'hui ne pourrait plus nous servir.

La double attaque.

I

Une image est plus forte et plus extérieure que tous mes autres souvenirs : dix soldats se lèvent du sol et s'étant d'abord mêlés, commencent de courir sur une crête, à la file. Ils sont minces et un peu penchés, les pans de leur capote battent ; l'un d'eux tombe, qui semblait seulement se mettre à genoux. Comme ils vont lentement.

Quelques morceaux de terre ont volé près d'eux : ils paraissent désarmés, et fins

comme des cerfs. Courant toujours, ils descendent insensiblement de l'autre côté de la crête. Et tout d'un coup, je ne vois plus rien : ils ont pénétré dans la terre ouverte quelque part.

Dans le tumulte de ce début de bataille des fumées noires montaient d'un bond, comme de grandes flammes, et se perdaient ensuite par leurs bords. Et les mille bruits de l'obus ou de la balle : tonnerre dans le ciel, châtaigne qui éclate sous la cendre, chant de crapaud, cigales, abeilles, maison qui s'effondre. Je me réjouissais avec une joie enfantine de leur variété et de leur force, jusqu'au moment où je vis se dresser ainsi notre première attaque.

La crête, à notre gauche, est maintenant déserte. J'y distingue un nouveau corps étendu près de ceux qui m'avaient paru la veille si grands : il n'est pas couvert,

comme les autres, de gelée blanche, mais la couleur vive de son pantalon attire l'œil.

Le soleil pâle et rond se lève : il ressemble, plus qu'à un soleil, à une lune de clair de lune.

La tranchée attaquée était toute entière sur l'autre versant : en sorte que nous nous demandions si le coup avait réussi. Nous commençâmes de prendre confiance quand une heure eut passé, ou plus.

« Un zouave qui revient, dit Blanchet. » L'on voyait sa tête petite se montrer, puis disparaître. Il retournait en courant, sans doute, mais toujours avec cette inconcevable lenteur. « C'est un blessé qui va au poste de secours. »

Un homme plus grand se leva ; ou je ne le vis que lorsqu'il était déjà droit sur la crête. Il paraissait marcher à reculons et se découpait ainsi sur le ciel. En outre, sa capote le serrait étrangement.

Il y eut un temps où nous nous demandions ce que voulait dire cela. L'homme de liaison nous cria en passant : « Tout va bien : le quatrième zouaves a pris les tranchées. » Notre joie, mais dans le même temps notre inquiétude se trouvèrent accrues.

Et ce furent alors vingt, trente hommes, plus nombreux que nous ne les avions vu partir : ils revenaient, sans aller plus vite, mais en désordre ils se mélangeaient et se dépassaient. Arrivés à hauteur de nos tranchées, ils se laissaient couler, je ne les voyais plus. Et ce fut tout.

Nous avons attendu longtemps l'ordre qui nous devait permettre, pensions-nous, de reprendre la tranchée perdue, et d'au-

tres peut-être, plus lointaines. Rien ne venait, et notre excitation tombait peu à peu. Il y eut seulement à tirer sur un arbre à corbeaux où grimpait un soldat allemand.

La journée était extrêmement claire et blanche. L'on voyait un blessé sur la crête ramper ; puis il s'arrêtait et demeurait longtemps immobile.

Je partis chercher la soupe à l'arrière. Toujours les obus aveugles et lourds tâtonnaient par-dessus nous ; que cherchaient-ils dans la forêt. Nous fîmes chemin avec deux zouaves du quatrième.

« Dans la compagnie, nous avons au plus douze morts. En allant, juste deux. Et nous avions fait des prisonniers.

— A la contre-attaque, il a fallu lâcher pied. Mais nous y reviendrons ; et nous avons un lieutenant, ah, un lieutenant !... »

Cette confiance me donna un grand plaisir.

Le bœuf et la soupe étaient à chauffer dans une guitoune. Et le mulet a porté un sac de colis de Noël : il y en avait un pour Blanchet, j'y copiai l'adresse de ses parents. Nous reprîmes le chemin de la tranchée.

Il n'était rien arrivé depuis notre départ. Sauf que la pluie tombait, et le parapet menaçait de fondre en boue.

Ferrer et Langella revinrent trop tard d'une reconnaissance, et ne trouvèrent rien à manger ; mais le lieutenant Delépine fit ouvrir pour eux deux boites de singe. Il nous sembla subitement que la question de leur repas prenait une grande importance.

II

Il y avait dans tous les événements que je viens de dire, et dès l'instant où ils arrivèrent, une part de souvenir par quoi je les ai gardés et je les tiens fermement comme ils me tiennent. Pour ce qui suit il en va bien autrement ; il est sûr que j'ai dû m'échapper à moi-même dans le moment où nous avons franchi, pour l'attaque, le parapet de la tranchée.

Etrange salle où je me trouve, cirée, avec ces lustres, ces glaces et ces beaux

portraits anciens. Mais de l'un des lits sort en chemise un boiteux noir, à turban et ceinture rouge.

Je ne puis pas me lever assez haut pour voir ma cuisse blessée, que je sens entourée de linge. Je m'allonge et me sens retomber, comme une pierre.

J'avais cru recevoir dans la poitrine tout le corps d'un homme : et je ne me risquais pas encore à regarder.

J'ai d'abord éprouvé que je pouvais tourner la tête à droite et à gauche, puis ouvrir les yeux en l'air. Autour de moi, il n'y a que de la terre fraîche : je vois brusquement, plus bas, les corps déchirés de Polio, je pense, et d'un autre homme : corps sans âme, sans chair même. Je n'aperçois que leur moitié inférieure, mélangée de terre et de drap.

Il me semble que ma vie tout entière est devenue d'une inconcevable lenteur : je ne puis regarder à la suite deux choses ; entre l'une et l'autre je ferme les yeux.

Mais je touche ma cuisse ; elle est couverte de mon sang, et qui coule encore. Alors un sentiment nouveau de liberté commence de lever en moi et me parcourt. Il devient des milliers et des milliers d'idées : je me reconnais, par elles, délivré de tout cet effort, de ce temps, de cette terre. Joie qui me paraît plus longue que toute une existence.

Dans la tranchée où l'on me porte ensuite — qui m'a relevé, je ne le sais pas — je me trouve d'abord déçu. C'est fini maintenant, la porte est fermée.

Dans le moment où l'obus m'a frappé, je revenais le dernier de mon escouade,

et prenant garde de ne pas me hâter par la crainte où j'étais de paraître lâche. Je ressentais de l'indignation contre l'ordre — venu d'où ? — qui nous faisait abandonner cette tranchée conquise. Etait-il donc impossible de nous faire soutenir, ou si le combat se développait dans une autre direction.

Nous avions dû éprouver un plaisir très grand en prenant d'assaut la tranchée allemande ; mais je ne puis me le rappeler et plus certainement il n'y avait en nous, dans ce moment, d'autre conscience que celle, immédiate et sans mémoire, de nos actes.

Une des raisons de notre retraite fut, sans doute, ces flammes qui s'élevèrent très haut, et le boyau de droite en parut tout entier en feu.

C'est d'un coup de baïonnette que Virgile mourait, sur le sol. Il se retourna, quand je passai, et dit : « Virgile s'en va, mais vive la France quand même. »

Que sont devenus nos prisonniers ?

En arrivant sur le talus, j'ai vu de toutes mes forces un grand Allemand, qui me visait : mais j'ai bondi sur lui de haut et l'ai traversé. Il est tombé en arrière si maladroitement qu'il a entraîné mon fusil en lui faisant décrire un cercle. Je l'ai revu plus tard, il m'a paru immense comme une meule de paille.

Un autre Allemand avait eu les jambes emportées par un obus. Il était resté dans un coin, empaqueté comme un nouveau-né dans une couverture qui se tachait de rouge par le bas.

Nous étions partis à l'attaque sans espoir ni crainte, et comme devenus extérieurs. Je n'ai vu tomber personne, je crois, sauf Blanchet ; il est arrivé quand même, en se

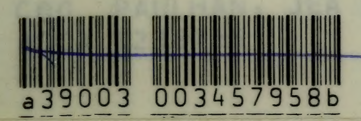
traînant, jusqu'à la tranchée allemande. Mais nous étions déjà serrés, de sorte qu'il dut rester sur le talus d'arrière.

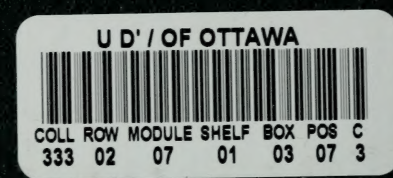
C'est Ferrer que je vois à ma droite, couché dans un lit, lui aussi. Il remarque que je suis éveillé.

Mais je ne veux pas lui parler. Voici que me revient par-dessus tout, humble et persistant, comme un chien attend à une porte, le souvenir de ces soldats se dressant et courant sur la crête, dans cette matinée blanche. Il ne m'obsède pas, ma pensée cependant est attachée à lui — et à ce hasard où se sont usés mes sentiments d'avoir vu par avance notre attaque et notre retour. Que j'en garde du moins, à présent que je suis retombé, cette image et ce signe, comme une sorte de secret.

PRIVAS. — IMPRIMERIE LUCIEN VOLLE.




a39003 003457958b



U D' / OF OTTAWA
COLL ROW MODULE SHELF BOX POS C
333 02 07 01 03 07 3